

Research paper

L'écriture du moi dans la littérature féminine marocaine : le 'je' de Ghita El Khayat en révolution

'The writing of the self in Moroccan women's literature: Ghita El Khayat's 'I' in revolution'

Saloua Hmamouchi^{1,*}, Ibrahim Boumazou²

^{1 2} *Laboratoire Langage Et Société, Faculté Des Langues, Lettres Et Arts, Université Ibn Tofail, Kénitra, Maroc*

PAPER INFO

Paper History

Received March 2021

Accepted August 2021

Keywords

writing about the self

women's literature

reflection

motherhood feminine

identity otherness.

ABSTRACT

The writing of the self in literature is a vast and constantly evolving field, and Moroccan women's literature is no exception. Through the portrayal of the self in their writing, Moroccan women writers attempt to blend intellectual reflection and private life toward a universal perspective. The writings of Ghita El Khayat, as a field of study, offer fertile ground for exploring themes related to women's experiences in the process of identity formation. In her work, El Khayat employs the writing of the self without committing to revealing her entire private life; she simply recounts fragments of her past where the experience of motherhood constitutes a pivotal point in the reappropriation of female identity, a creative force, and an experience of otherness and femininity.

RESUME:

L'écriture du moi dans la littérature est un champ vaste qui est en perpétuel évolution, et la littérature féminine marocaine ne fait pas exception. Les écrivaines marocaines tentent, par le biais de la mise en scène du moi dans leurs écrits, de mêler réflexion intellectuelle et vie privée vers une pensée universelle. Les écrits d'El Khayat, en tant que champ d'étude, offre un terrain propice pour explorer des thématiques liées aux expériences féminines dans le parcours de leur construction identitaire. Ghita El Khayat dans son œuvre recourt à l'écriture du moi sans s'engager à révéler toute sa vie privée, elle se contente de raconter quelques bribes de son passé où l'expérience de la maternité constitue un pivot primordial dans la réappropriation de l'identité féminine, une force créatrice et une expérience d'altérité et de féminité.

MOTS Clés : écriture du moi – littérature féminine – réflexion – maternité – identité féminine – altérité.

*Corresponding author. Email: saloua.hmamouchi@uit.ac.ma

Introduction :

La mise en scène du moi comme objet d'écriture dans la littérature féminine est un objet inépuisable de la création littéraire, c'est un objet de créativité, et s'avère un catalyseur de l'écriture chez Ghita El Khayat. Il s'agit d'un acte de création, une source de vie et une deuxième jeunesse pour l'auteure. El Khayat dans son œuvre a pu soulever des questions éthiques mettant 'le moi' au centre de ses écrits. A travers *le Désenfantement* et *le sein* l'auteure explore le thème de la maternité comme une sorte de légitimation de l'identité féminine. Dans quel sens l'écrivaine marocaine a pu démystifier le symbolique de la maternité comme acte de création et dévastation, ou plutôt comme réappropriation du corps féminin ? Dans quelle mesure la maternité, selon Ghita El Khayat a pu découvrir sa force féminine créatrice et une altérité vers laquelle elle réaffirme son identité féminine dans sa pluralité et sa complexité ?

Ghita El Khayat parle de sa vie privée et se met en scène dans son œuvre, il s'agit seulement des bribes de son passé, des extraits narratifs disloqués. S'agit-il d'une exploration du moi, où la parole autobiographique sert à la fois de support de témoignage et de quête identitaire ? ou de simple réflexion sur la complexité de l'identité féminine ? l'écriture du moi est-elle une quête de soi ou un acte de résistance contre le patriarcat ?

2 RESULTATS ET DISCUSSIONS:

2-1 La maternité comme reconquête de la féminité:

La maternité dans l'œuvre d'El Khayat est un sujet personnel souvent associée à une quête de beauté éternelle et de jeunesse. L'auteure déclare dans *Le désenfantement* : « Je ne vieillirai pas. Je ne serai jamais vieille car c'est dans le regard de ma fille, son âme et son cœur que je veux et vais rester jeune et belle. Nous sommes dans la symétrie de l'absolue et définitive beauté. » [1] la maternité est perçue comme une forme d'immortalité personnelle, où la beauté et la jeunesse sont transcendées par la relation avec la fille. La mère voit en sa fille une source de beauté éternelle qui lui permet de rester jeune à travers l'affection et le regard de l'enfant. Cette notion est renforcée également par la réflexion suivante : « La beauté est cette impression fugace à la finitude seule dévolue. Elle restera éternellement jeune tandis que moi je resterai éternellement jeune pour elle dans son souvenir, son cœur et son œuvre d'éternité. » [2] La beauté de la fille est décrite comme un idéal intemporel, un symbole d'éternité qui persiste au-delà des limites physiques. Cette perspective suggère que la maternité permet à la femme de se réinventer continuellement à travers la beauté de son enfant.

L'amour maternel est également exploré dans son œuvre comme une force ambivalente, capable à la fois de créer et de détruire : « Et moi je n'ai de la définition de la beauté que la prodigieuse perfection du visage de ma fille et je demeure dans l'impossibilité de décrire ce que cette brutale et divine beauté a de semblable aux Typhon et au cyclone passant sur la terre sans ménagement et dans une rapidité effroyable et cependant dans le bref espace de temps nécessaire pour causer des dégâts atroces. » [3] L'auteure ici compare la beauté de sa fille à une force naturelle dévastatrice, cette comparaison souligne que la beauté maternelle est puissante et aussi capable de bouleverser profondément, transformant et affectant la vie de manière radicale. Cette ambivalence est accentuée par la déclaration suivante : « Je perçois que tout le monde sait que je n'ai plus la capacité d'amour, cette fonction autrefois merveilleuse entre toutes. Je n'aime que ma fille. J'aime ma fille. Je suis un brillant d'amour pour ma fille dans le cosmos. Les pulsations sortent de moi et inondent l'univers ; quand cette charge va s'épuiser, je vais moi-même mourir et ma fille restera aimée par ses myriades d'étoiles et d'étincelles que j'ai diffractées dans tous les sens de l'orientation. » [4] L'amour maternel est décrit comme une force cosmique, illuminant l'univers mais épuisant la mère. Cette vision de l'amour comme une charge limitée souligne la relation intense et souvent dévorante entre mère et fille, où la mère se consacre entièrement à son enfant au point de perdre sa propre vitalité.

La maternité dans l'œuvre de Ghita El Khayat est perçue comme une victoire personnelle, mais une victoire souvent teintée de défis et de limitations. L'auteure avoue : « Je n'étais pas 'tombée' enceinte de ma fille mais que je m'étais relevée enceinte. Ce qui est exact pour toutes les femmes. Ayant eu la maternité trop triomphale, il leur fallait abaisser le trop haut de cette victoire au niveau de la gueuse qui court le guilledou. » [5] Cet aveu indique que la maternité est vécue comme une réussite personnelle mais confrontée à des réalités sociales et des défis quotidiens. La victoire maternelle est souvent minimisée par les attentes sociales et les difficultés de la vie

quotidienne, révélant une dichotomie entre l'expérience personnelle de triomphe et les contraintes imposées par la société. Cette ambivalence est également reflétée dans la citation suivante : « À part ma fille et moi, je ne connais pas de héros, de saints et de martyrs. » [6] La maternité est vue comme un acte héroïque et sacrificiel, soulignant que le sacrifice et la dévotion maternels sont perçus comme les seuls véritables exemples de grandeur et de souffrance. Cette perception montre que la maternité est à la fois une victoire personnelle et une forme de martyr, où la mère est célébrée pour son dévouement mais aussi pour ses sacrifices personnels.

La maternité est également représentée comme une source de renouveau personnel : « Elle m'a offert une deuxième jeunesse étant donné que je faisais confiance à ses jugements et à leur sûreté. Étant son ayant-cause à titre universel, je cultive pour elle la fascination de toutes les musiques que je lui envoie tout azimut. » [7] Ce passage illustre comment la relation avec la fille permet à la mère de revivre une seconde jeunesse. Cette nouvelle vitalité est nourrie par la confiance en la fille et par la capacité de la mère à créer et à s'engager dans la vie à travers l'expérience de l'enfant.

Dans *le Désenfantement* la maternité est analysée à travers le prisme de la vie et de la mort : « Les vagues de mort roulent en moi et je regarde cette sinistre marée des jours qui n'aboutit qu'à la nuit. Elle me paraît absurde cette écoulée de temps tassés les uns sur les autres, monstres différents s'ignorant les uns les autres. Je t'attends ma fille-renoncule, ma fille-flamme, ma fille aux yeux de déesse descendue du trône. » [8] Ceci montre la lutte entre la vie et la mort dans l'expérience maternelle. La maternité est décrite comme un espace où la mort est omniprésente, mais où la fille représente aussi une source de lumière et d'espoir. La mère attend sa fille avec une intensité poignante, reflétant une quête désespérée pour donner sens à la vie face à l'inévitabilité de la mort.

L'auteure dans *le Désenfantement* ne décrit pas la maternité comme un modèle archaïque, où elle est vue comme une façon d'exister dans la famille et la société, elle se veut un acte joyeux qui rassure sa féminité, il s'agit d'une renaissance de la mère et non donner naissance à sa fille, il s'agit de se réapproprier une manière d'être au monde, d'exister en revendiquant une partie importante de son identité, elle est forcément associée à des valeurs positives. Une maternité faite pour valoriser et embellir la vie de sa maman, une maternité heureuse et épanouie. La naissance de Aïni est une valeur ajoutée, appréciée du statut de Ghita El Khayat. En effet la dyade mère-fille, un rapport fusionnel entre la mère et sa fille, un rapport basé sur l'affectivité et la tendresse. Une forme d'engagement émotionnelle.

La relation entre la mère et sa fille est une relation fusionnelle, où la fille devient un objet de jouissance et de jubilation, loin d'être une expérience stéréotypée et aliénante. La maternité devient alors libératrice, il s'agit d'une reconquête de sa puissance, elle devient l'essence de sa féminité ; une réconciliation entre la féminité et la maternité, cette dernière lui a permis de se reconnecter avec sa féminité pour la réaffirmer. Pour l'auteure, il s'agit bel et bien d'une expérience profonde.

La maternité dans ce contexte dépasse les simples notions du devoir social, Ghita traite la maternité non seulement comme une expérience personnelle mais aussi comme une construction fondamentale de sa personnalité d'aujourd'hui.

Dans son texte '*Le sein*', Ghita El Khayat met en lumière une réflexion personnelle sur cet organe féminin et son rôle dans l'expérience féminine de la maternité tout en dévoilant les réalités psychologiques et culturelles de ce 'symbole érotique' : « bien peu de femmes ont loué la maternité narrant leur amour pour leur enfant dans des écrits que l'on relirait sans trêve les jours de gloire, les jours de peine, missel de la plus belle affaire du monde, la relation exclusive entre une femme exclusive et un enfant exclusif. » [9] L'auteure ici remarque l'absence d'un 'missel' littéraire au sujet de la maternité louant l'exclusivité de l'amour maternel. Peu de femmes ont réussi la célébration de l'amour maternel dans leurs œuvres littéraires, cet 'amour pour l'enfant' mérite grandement une forme littéraire mémorable. En effet cela pourrait s'expliquer que le thème de la maternité est traité avec complexité en mettant en avant les défis et les frustrations plutôt que d'en faire une forme d'adoration inconditionnelle. Ce passage embellit également la relation singulière entre la mère et son enfant, chaque maternité, chaque relation est unique au point de les généraliser dans une seule création littéraire. Il s'agit implicitement d'un appel à la réinvention du thème de la maternité en s'éloignant des défis et des contradictions et en exaltant la beauté et l'intensité de l'amour entre la mère et son enfant vers une idéalisation de cette relation unique. « La féminité et la maternité engluées dans le stupre de la vie et de la mort. Car je suis une femme, j'ai été flouée et dupée. Je ne suis pas née pour enfanter. Mais j'ai enfanté et cela m'a fait accéder au divin, à l'horreur et à leurs revendications comme je suis une mutante, j'ai le devoir de l'affirmer dans des pyramides de mots et

des mausolées croulant d'idoles qui ne sont que la même, mon enfant adorée. » [10] L'auteure y exprime une réflexion ambivalente et profonde au sujet de la maternité et de la féminité où cette dernière pourrait être emprisonnée dans un destin qui n'était pas fortement espéré. Les deux aspects de l'identité féminine apparaissent parfois des forces destructrices mettant la femme dans un rôle qu'elle n'a pas choisi, une critique implicite de la société qui assigne à la femme une place prédéfinie et impossible d'en échapper. L'expérience de l'auteure en est le bon exemple, la maternité était son destin et la seule expérience qui lui a permis de sentir le divin et l'horreur. En donnant la vie, c'est accéder à un pouvoir créateur ayant une force transcendante qui dépasse l'humain mais aussi elle peut être une source d'horreur, ce qui justifie d'abord le caractère complexe de la maternité entre exaltation et douleur. Devenir une femme 'mutante' c'est revendiquer une autre forme de la féminité en la rendant visible à travers 'des pyramides de mots' et 'des mausolées croulant d'idoles' insistent sur la transformation intérieure de la femme dans sa construction identitaire. Une vision forte et paradoxale sur la féminité et la maternité exprimant à la fois l'élévation par le truchement de l'enfantement mais aussi l'emprisonnement dans un rôle qui n'a pas été choisi où l'auteure est un témoin de cette expérience qui mêle entre adoration et aliénation. : « Donner la vie n'est-il pas donner la mort ? [...] Personne ne nous dit en augure que portant une bulle magique ouvrant comme une fleur notre ombilic, nous offrons aux limbes la chaleur et la douceur de l'être qui dort, bouge et suce son pouce dans les ailes déployées de nos os iliaque, berceau vivant dans notre enfant déjà mort. L'amour brûle mes entrailles: Il se lève en vent fol attisé par la démesure et brûle, brûle en moi, sidérée par ma maternité. Exemple servitude. Phénoménale puissance de l'amour le plus inouï, le plus sot, le plus pur. » [11] A travers un ton poétique Ghita El Khayat explore la dualité de la maternité où 'créer' la vie est indissociablement lié à la mort. Ce passage suggère que la maternité n'est pas seulement la célébration d'une nouvelle vie mais elle est également une confrontation avec la mort et la finitude. le corps maternel est aussi métaphorisé dans ce passage pour marquer l'intensité et la profondeur de l'expérience de la maternité jusqu'à la création d'un néologisme 'maternité' devant l'émerveillement de la maman, devant la puissance de cette expérience où l'amour est vécu comme une force dévorante qui 'brûle' la mère, mais aussi qui rappelle que la maternité est un devoir avant tout, où la mère devient esclave de son enfant et de son amour, un attachement fort qui devient 'une servitude exemplaire'. L'amour maternel est décrit ici comme l'amour 'le plus inouï, le plus sot, le plus pur', un amour inconditionnel, naturel, aveugle et même excessif entraînant à une perte de soi.

La maternité ici est décrite comme une expérience totalisante qui pourrait bouleverser l'existence de la mère en menant une expérience exaltante et effrayante, célébrant l'amour et la servitude sur le même pied d'égalité. Loin d'être une expérience humaine simple, l'auteure est consciente de l'ambivalence de l'expérience de la maternité, une expérience à la fois merveilleuse et tragique.

En guise de conclusion, la maternité est explorée comme une quête de beauté éternelle et de renouvellement personnel, mais elle est aussi un acte de sacrifice et de dévouement profond. L'amour, quant à lui, est présenté comme une force de réinvention personnelle ou de dépendance émotionnelle, souvent marquée par des contradictions et des défis intenses.

En intégrant les citations fournies et en explorant ces thèmes en profondeur, cette analyse montre que la maternité et l'amour pour son enfant sont des expériences complexes, façonnées par des dynamiques de pouvoir, des attentes sociales, et des besoins personnels. Cette exploration approfondie fournit une vue riche et nuancée du thème de la maternité dans *Le désenfement*, en mettant en lumière les aspects ambivalents et souvent conflictuels de cette expérience humaine fondamentale. La maternité devient alors un rapport de réappropriation du corps féminin et de la transformation vers une reconquête d'une identité dans un espace de créativité et de redécouverte de soi.

2-2 Mettre en scène le moi dans les écrits d'El Khayat :

Dans *Le Désenfement*, Ghita El Khayat recourt à l'écriture du « je » pour mener une exploration intime et fragmentaire de sa propre existence, faisant ainsi écho à la dimension psychanalytique que peuvent revêtir ses récits. Les citations qu'elle livre dans son œuvre ne forment pas un récit linéaire, mais plutôt un assemblage

disloqué de moments de vie, où la parole autobiographique sert à la fois de support de témoignage et de quête identitaire.

Lorsqu'elle s'interroge sur la manière dont : « Les écrivains parviennent à construire leurs histoires et comment ils transactent avec eux-mêmes pour livrer aux gens toute cette exhibition de leurs états d'âme et de leurs tourments en des termes acceptables ou admirables. je me retourne sur mes trains de mots et de phrases et les trouvent vides, creux, guenilles et défroques de cette fantastique puissance de douleurs et de tourments. » [12] Elle met en évidence la difficulté de mettre en scène sa propre intimité sans pour autant tomber dans une certaine 'creux' ou 'vacuité' des mots. Le choix de termes comme 'guenilles' et 'défroques' pour désigner ses phrases témoigne d'une lucidité anxieuse : la narratrice se sent incapable de traduire, à travers le langage, la force de ses douleurs. Cette confession révèle une tension entre le désir de se raconter et la hantise de se dénuder devant autrui, tout en soulignant la nécessité de 'témoigner d'une altération' de soi, selon l'une des visées majeures de l'autobiographie fragmentée.

Plus loin dans le même roman, elle dresse un constat accablant de sa vie passée, évoquant : « Une vie sinistre dans un milieu sordide où les plus cons réussissaient bien, les plus agressifs faisaient des cartons en assassinant et en faisant disparaître des adolescents encore non exprimés cependant que sortis escalader les barricades. J'ai vécu une vie de mensonges consentis et j'ai accepté que n'importe quel connard d'analphabète à condition d'avoir une queue me dépasse, me terrasse, me vole et me terrorise. J'ai vécu une vie d'infamie car j'étais orpheline, femme et pauvre. » [13] L'énumération 'j'ai vécu une vie sinistre... j'ai vécu une vie de mensonges consentis...' s'apparente à un refrain douloureux, où la narratrice rappelle qu'elle a subi la domination masculine 'n'importe quel connard d'analphabète' qui peut la voler, la 'terrasser' en raison de son statut de femme, d'orpheline et de pauvre. Le vocabulaire est fortement péjoratif (cons, connard), tranchant avec l'habituel registre plus neutre, et amplifie la portée violente de son vécu. La répétition ainsi confère au passage une tonalité presque incantatoire, comme si l'auteure se libérait enfin d'un trop-plein de souffrances. Cette démarche illustre la tension entre l'idée de 'se raconter pour se reconstruire' et la permanence du traumatisme, qui imprègne chaque ligne d'amertume et de résignation avouée.

Dans la même veine, El Khayat dévoile brutalement la trahison conjugale lorsqu'elle déclare : que son « époux a succombé dans les couches de prostituées » [14] En quelques mots, elle concentre toute l'horreur d'une découverte qui précipite sa détresse. La crudité de la formule rappelle que son écriture n'a pas pour ambition de plaire ni d'édulcorer la réalité ; au contraire, elle cherche à exposer la violence intime de l'existence, tout en revendiquant un discours de soi dépourvu de faux-semblants. La brièveté même de la phrase, où la narration livre l'information sans transition, traduit un choc émotionnel. On perçoit ainsi à quel point son récit est marqué par des sauts narratifs qui accentuent l'effet de discontinuité : le passé revient par bribes, chaque fragment révélant un nouveau pan de son histoire personnelle.

Au-delà de l'accumulation de souvenirs douloureux, cette écriture sert à mettre en scène 'une tension violente entre deux entités psychiques', pour reprendre l'une des pistes de réflexion possibles. D'un côté, la narratrice cherche à se réapproprier son histoire afin de se reconstruire ; de l'autre, elle interroge sans cesse la validité de sa mémoire et la difficulté d'atteindre une vérité linéaire. L'auteure se situe dans un perpétuel questionnement identitaire : au lieu d'affirmer avec certitude qui elle est, elle suggère une 'interrogation continue et inachevée' de soi. Les bribes de récits, qui laissent parfois le lecteur face à un vide entre les événements, renvoient à ce qu'on appelle la « narration fragmentaire », résultant d'une mémoire sélective qui ne retient que certains instants marquants. Lorsqu'elle affirme, par exemple : « Moi qui écris ces lignes dégénérées, je suis meurtrie dans le sens de l'ancien français. j'ai été mise morte. Mon corps survit car je suis dans l'état opposé de ceux qui n'ont pas disposé d'un corps suffisamment fort pour vivre. » [15] Elle emploie un langage fort et archaïsant – le verbe 'meurtrir' au sens d'« anéantir » – pour traduire l'intensité de la souffrance ressentie. Les termes 'dégénérées' et 'mise morte' reflètent un état d'abandon et de désolation intérieures, tout en soulignant la singularité de sa condition. Elle se juge comme étant « dans l'état opposé de ceux qui n'ont pas disposé d'un corps suffisamment fort pour vivre », ce qui dénote à la fois une culpabilité diffuse et la conscience d'avoir, malgré tout, subsisté dans la douleur.

Plus loin, lorsqu'elle déclare : « Je n'aime que les fous de sensibilité, de délires divers et de créations exubérantes, l'humanité moyenne ne m'intéresse pas. » [16] Elle révèle un penchant pour l'excès et l'exaltation. Cette phrase sonne comme un rejet de la « normalité », voire de la « moyenne », qu'elle juge insipide. On y

retrouve le thème récurrent de la quête d'âmes hors normes, seule capable d'apaiser sa soif de compréhension ou d'affinités profondes. Cette perspective témoigne d'un désir paradoxal : se protéger du monde ordinaire, tout en cherchant dans l'excentricité une nouvelle forme de communion ou de résonance avec son propre tumulte intérieur : « J'ai été flouée et dupée. je ne suis pas née pour enfanter, mais j'ai enfanté et cela m'a fait accéder au divin. » [17] Cette phrase met en évidence une autre facette de son cheminement identitaire, en mêlant amertume et révélation. D'un côté, elle se sent trahie par un destin imposé ; enfanter alors même qu'elle s'en jugeait incapable ; de l'autre, elle salue la portée transcendante de la maternité, grâce à laquelle elle accède à une forme de sacré. Les termes 'flouée', 'dupée' et 'divin' cohabitent de manière antithétique, soulignant la violence des contradictions qu'elle porte. Ainsi, la relation à la maternité se fait ambivalente, à la fois source d'élévation et de blessures, illustrant la tension entre ce qui la détruit et ce qui la construit.

Lorsque l'auteure évoque la destruction de ses premiers écrits par un homme : « Le premier texte d'écriture littéraire que j'ai produit date de 1973, dix-sept pages. Je m'en souviens parfaitement. Des Pages blanches posées les unes sur les autres dont je ne savais pas quoi faire réellement, écrire était irrépressible bien que je fusse attelée à d'autres préoccupations, scientifiques à l'époque. Ces pages ont été lues et déchirées par un homme. Ceci résumerait admirablement ma relation aux hommes et à tous les hommes. Ils se sont ébattus dans le désir et l'acte de me détruire. je ne comprends pas à ce jour pourquoi. Il y a tant et tant d'explications. » [18] Elle condense son rapport aux figures masculines et à leur pouvoir de démolition. L'image du manuscrit déchiré reflète à la fois son désir irrépressible d'écrire et la répression ou l'incompréhension qu'elle subit. Cette anecdote symbolise d'ailleurs l'idée récurrente d'une création littéraire menacée par l'autorité masculine ; elle entre en résonance avec la notion de « bribes de vie » éparpillées, puisque ses tentatives scripturales sont elles-mêmes morcelées, interrompues ou empêchées. La force du verbe « détruire » et l'incompréhension persistante « je ne comprends pas à ce jour pourquoi » traduisent un traumatisme toujours actif, nourrissant son écriture comme un moteur autant qu'un fardeau.

De même, El Khayat décrit la brutalité d'une éducation familiale rigide, marquée par la négation de ses désirs et la violence symbolique qu'elle subit dès l'enfance. Elle évoque : « Harcelée sexuellement, violentée dans cette culture de Seigneurs féodaux et de matrones infernales, réprimée dans mes désirs, Faire de la danse classique à l'âge d'enfance m'a été interdit provoquant en moi des heures de délire dépressif pendant que mes amis se baladaient dans des tutus de rêve, roses ou pêches, et des chaussons dignes des petits rats de l'opéra, il m'était indiqué très impérieusement que tous les ordres et les désordres de la création m'étaient formellement interdits. La rigueur extrême de la religion dans ma famille édictait que l'on n'écouterait pas de musique sur cette terre et que c'était un privilège du paradis de Dieu dans les cieux. Lorsque mon grand-père était annoncé au bout de la rue, les femmes éteignaient la radio dans laquelle s'égosillaient Oum Kalthoum et Asmahane, Abdelouahab et Farid El Atrache. ce cirque est probablement suffisant pour faire de moi une artiste. je contrariais moi-même cet état de fait et devint une contrariée jusque dans mon corps, puissamment allergique, c'est tout ce qu'il lui restait pour que je ne devins pas folle ou asthmatique ou les deux. » [19] Cette interdiction de pratiquer la danse classique soulève la question de la censure imposée aux aspirations artistiques, censées être « formellement interdites » sous prétexte de norme religieuse ou de respect des aînés. Le choix de termes comme 'Seigneurs féodaux' et 'matrones infernales' traduit une vision caricaturale et oppressive de l'autorité, renforçant l'idée d'un carcan socio-culturel pesant. Le ton, où se mêlent regret et dérision, souligne à quel point Ghita El Khayat se voit privée d'une liberté essentielle, au point de ressentir un 'délire dépressif' devant le spectacle de ses amies paradant en « tutus de rêve ». Cette frustration débouche sur une « contrariété » qui affecte même son corps, démontrant que l'identité individuelle et la santé psychique sont intrinsèquement liées à la possibilité de s'exprimer dans la création artistique. L'anecdote autour de la musique, systématiquement interrompue quand le grand-père approche, dépeint un climat de répression où tout élan culturel doit s'effacer devant l'autorité masculine et la rigueur religieuse : « Voilà comment les hommes m'ont traitée dans mes premières créations. viol et vol. terrassée, je ne peignis plus. » [20] Cette citation met en évidence la violence encore plus explicite que subit la narratrice, au point qu'elle la compare à un véritable 'viol' symbolique de son art. Le parallèle établi entre l'acte de peindre et un corps profané illustre la façon dont son espace d'expression est confisqué ou anéanti. L'association des termes 'viol' et 'vol' révèle non seulement l'atteinte à son intégrité, mais aussi à la propriété de son œuvre, comme si le geste artistique lui était littéralement arraché. Par ailleurs, la brièveté de la phrase 'je ne peignis plus' signale un point de rupture : après cette agression, la narratrice s'impose un silence, se retranchant devant l'impossibilité de créer sans craindre une nouvelle intrusion violente. Au-delà d'une simple anecdote, ce passage reflète la thématique récurrente de la destruction intérieure et extérieure que Ghita El Khayat explore tout au long

de son œuvre. La créativité, conçue comme un moyen d'exister et de s'affirmer, se heurte ici à des forces patriarcales qui la mutilent. Cette tension entre l'élan artistique et les interdictions familiales, entre le désir de peindre ou danser et la violence exercée par le milieu environnant, rend compte de la difficulté à s'épanouir lorsqu'on est sans cesse rappelée à l'ordre ou contrainte au mutisme.

Ainsi, l'écriture chez Ghita El Khayat devient l'ultime espace pour exprimer l'injustice subie, tout en révélant à quel point le processus de création demeure, pour elle, un acte vital et résolument subversif.

Par ailleurs, El Khayat articule sa réflexion autour de la solitude, qu'elle associe à un exil intérieur. Elle déclare : « Je suis seule, j'ai été exilée. j'ai fait toutes les guerres. parce que la guerre on ne la choisit pas. [...] je suis seulement exilée dans mon humanité guerroyante en elle-même, c'est-à-dire un non-sens à moi toute seule. » [21] Elle relie ce sentiment de mise à l'écart à une bataille incessante. Le terme 'guerroyante' indique que cet état de conflit provient autant de l'environnement social que d'une tension profonde inscrite en elle-même. Elle se décrit comme 'un non-sens à moi toute seule', soulignant l'absurde qui naît de cette perpétuelle confrontation, mais aussi la dimension identitaire de cet exil : le fait de se sentir seule équivaut à un isolement volontaire ou subi, nourri de contradictions internes et externes. L'image de la chienne qui hurle dans la nuit renforce la tonalité nocturne et animale du manque, évoquant une douleur brute, viscérale, amplifiée par l'obscurité.

Dans la suite du passage, elle évoque la décision de balancer « toutes les antiquités » pour choisir « l'Art Moderne » et trouver une forme de liberté : « [...] et le jour où j'ai balancé toutes les antiquités, j'ai choisi l'Art Moderne, compris enfin les enfants et appris qu'en avançant, je serai libre » (...) j'ai décidé alors que ce serait ma seule philosophie, la recherche de ce qui n'existe pas encore. » [22] sa décision de choisir l'art moderne ne se limite pas à une préférence esthétique : elle symbolise un tournant décisif dans son existence, comme si, en se séparant des reliques du passé (les antiquités), elle rompt avec des héritages pesants et s'ouvrait à une création en mouvement, dynamique, tournée vers l'avenir. Cette résolution se concrétise lorsqu'elle déclare avoir 'compris enfin les enfants' et découvert qu'en avançant, elle pourrait être libre. L'acte de comprendre semble ici renvoyer à une prise de conscience qui enveloppe aussi bien sa relation aux autres qu'à ses propres désirs d'émancipation. Le lien entre cet éveil et la philosophie qu'elle se choisit – la recherche de ce qui n'existe pas encore – témoigne d'une aspiration à l'inconnu, à l'innovation, comme seule échappatoire à la pesanteur du passé.

Dans ces fragments étudiés, on retrouve cette idée chère à Georges Gusdorf d'une « remise en jeu de l'existence », où l'écriture du moi naît d'un besoin impératif de se redéfinir en prenant du recul face à sa propre vie : « La décision initiale des écritures du moi exprime le vœu d'une remise en jeu de l'existence, sous l'effet d'une nécessité intime, d'un désaccord entre le sujet et sa vie propre. Un individu, jusque-là satisfait de se laisser aller jour après jour au fil du temps comme la plupart des hommes, ressent la nécessité, à la suite de telle ou telle circonstance intime de marquer un temps d'arrêt, de prendre du recul, et de tenter de regrouper la matière éparpillée de son être personnel. Ce besoin d'un nouveau contact de soi à soi correspond à une intention critique. Le sujet se demande s'il n'a pas perdu son temps, gaspillé sa vie, anxiété ou angoisse suscitant un besoin de récapitulation avec désir latent de justification. » [23]

Dans les œuvres de Ghita El Khayat comme *La Liaison*, *Les Arabes riches de Marbella* ou encore *Le Désenfantement*, on voit bien comment les héroïnes (et parfois la narratrice, fortement inspirée de l'auteure elle-même) se heurtent à un désaccord profond avec leur quotidien. Sous l'effet d'événements douloureux ou de prises de conscience, elles s'arrêtent sur ce qui leur est arrivé, s'interrogent sur le temps écoulé et, par l'acte d'écrire, tentent de rassembler la 'matière éparpillée' de leur être. Cette nécessité intime, au cœur du processus autobiographique selon Gusdorf, transparaît dans la volonté d'El Khayat de puiser dans son histoire personnelle pour mieux affronter un passé traumatique ou pour mettre au jour des tensions enfouies.

En effet, chaque prise de parole dans les récits d'El Khayat implique la construction d'une image de soi, au sens où l'entend Ruth Amossy : « Toute prise de parole implique la construction d'une image de soi. À cet effet, il n'est pas nécessaire que le locuteur trace son portrait, détaille ses qualités ni même qu'il parle explicitement de lui. Son style, ses compétences langagières et encyclopédiques, ses croyances implicites suffisent à donner une représentation de sa personne. Délibérément ou non, le locuteur effectue ainsi dans son discours une présentation de soi. » [24] Même quand la narratrice ne dresse pas explicitement son portrait, elle se dévoile à travers son style, ses références culturelles et ses réflexions sur la société marocaine. Par exemple, dans *Le désenfantement* ou *Le sein*, l'évocation de l'éducation religieuse stricte ou la description des rapports de domination féminine et masculine informent le lecteur sur les valeurs intériorisées, les croyances implicites et les compétences

langagières du sujet parlant. De façon délibérée ou non, la narratrice propose une « présentation de soi » qui, à travers sa vision du désir, de la liberté ou de la famille, forge l'ethos qu'elle entend incarner face à son public. Dans *Le Désenfantement*, cette dimension est particulièrement sensible, puisque l'héroïne revendique ouvertement le besoin de raconter son histoire pour se comprendre et se justifier, tout en affichant ses ambivalences, ses manques et ses contradictions.

Cependant, comme le souligne Philippe Lejeune, la biographie et l'autobiographie, par opposition à la fiction, se veulent référentielles : elles prétendent donner une information sur une réalité située hors du texte : « Par opposition à toutes les formes de fiction, la biographie et l'autobiographie sont des textes référentiels : exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent apporter une information sur une «réalité» extérieure au texte. Leur but n'est pas la simple vraisemblance, mais la ressemblance au vrai. Non 'l'effet de réel', mais l'image du réel. » [25]

Lorsqu'El Khayat use de la première personne et puise dans ses expériences vécues pour nourrir ses récits, elle invite le lecteur à reconnaître la « ressemblance au vrai », plutôt qu'un simple «effet de réel ». Cette image du réel repose sur la proximité assumée entre l'auteure et ses personnages, mais aussi sur l'aveu explicite de la part autobiographique qui sous-tend la narration. Dans des œuvres comme *Le Sein* ou *Le désenfantement*, cette démarche apparaît à travers les multiples fragments de la vie de la narratrice, que l'on sait inspirés ou infléchis par la trajectoire singulière de Ghita El Khayat.

Ainsi, l'écriture de soi chez El Khayat, qu'on peut rattacher aux réflexions de Gusdorf, Amossy et Lejeune, ne consiste pas simplement à livrer une histoire linéaire : elle répond au contraire à cette « décision initiale » de s'interroger sur sa propre identité et d'explorer les épreuves vécues pour en proposer une récapitulation, voire une justification. Le style, les choix narratifs, le champ lexical du désir ou de la souffrance, tout concourt à dresser un autoportrait fragmenté mais profondément sincère, où la narration questionne sans cesse la tension entre l'expérience intime et sa mise en récit. En définitive, la littérature de Ghita El Khayat se déploie comme un espace de reconfiguration de soi, s'inscrivant dans une tradition autobiographique où la recherche de la vérité personnelle – si partielle ou mouvante soit-elle – reste la clé d'une parole qui affirme, interroge et reconstruit le « je ».

CONCLUSION

On a pu aborder des éléments interconnectés qui occupent une place centrale dans la littérature féminine ; l'écriture du moi et sa place dans l'œuvre d'El Khayat. à travers *Le sein* et *Le Désenfantement*, l'auteure nous invite à une exploration de sa vie privée en créant une certaine complicité avec le lecteur non pas dans le but d'affirmer son identité mais plutôt dans l'interrogation continue et inachevée de cette identité. Le 'je' d'El Khayat est en recherche perpétuelle de soi ; consciente de son mal être, la narratrice-auteure se focalise sur elle-même cherchant ainsi à se reconstituer dans le présent; et répond à une recherche de soi dépassant ainsi son partenaire et les normes patriarcales. L'exploration de l'écriture du moi dans l'œuvre d'El Khayat révèle la complexité de la construction du parcours identitaire féminin, face aux épreuves de la maternité et du deuil.

Ghita El Khayat, dans *Le désenfantement* et *Le sein*, a pu dire sa place dans l'histoire collective. Cette écriture vise à mettre en scène une tension violente entre deux entités psychiques: attester d'une identité et témoigner d'une altération. Elle a réussi de dresser un autoportrait fragmenté mais profondément sincère, où la narration questionne sans cesse la tension entre son expérience intime et sa mise en récit.

REFERENCES

- [1] El Khayat, Ghita, *Le désenfantement*, p. 11
- [2] Ibid. p. 18
- [3] Ibid. p. 11
- [4] Ibid. p. 139
- [5] Ibid. p. 41
- [6] Ibid. p. 112

- [7] Ibid. p. 127
- [8] Ibid. p. 146
- [9] El Khayat, Ghita, le sein, p. 69
- [10] Ibid. p. 71
- [11] Ibid. pp. 75-76
- [12] EL KHAYAT, Ghita, Le désenfancement, op. cit. p 95
- [13] Ibid. p. 122
- [14] Ibidem
- [15] Ibid. p. 129
- [16] Ibid. p. 141
- [17] Ibid. p. 71
- [18] EL KHAYAT, Ghita, Le sein, op. cit. p. 87
- [19] Ibid. pp. 88 89.
- [20] Ibid. pp. 93 94.
- [21] Ibid. p. 120
- [22] Ibid. La solitude, une chienne qui hurle dans la nuit, Le sein, op.cit. p.120
- [23] GUSDORF, Georges, Lignes de vie 1 : Les écritures du moi, Paris, Odile Jacob, 1990. p.257
- [24] AMOSSY, Ruth, Images de soi dans le discours, La construction de l'ethos, Paris, Delachaux et Niestlé, « Sciences des discours », 1999, p. 9
- [25] LEJEUNE, Ph. Le pacte autobiographique, Ed. Seuil, 1996, p. 27

BIBLIOGRAPHIE :

- AMOSSY, Ruth, Images de soi dans le discours, La construction de l'ethos, Paris, Delachaux et Niestlé, « Sciences des discours », 1999
- EL KHAYAT, Ghita, Le Désenfancement, Ed. Aïni Bennaï, Casablanca, septembre 2002
- EL KHAYAT, Ghita, Le Sein, Nouvelles et Textes, Ed. Aïni Bennaï, Casablanca, octobre 2002
- GONTARD, Marc, Le Moi étrange : littérature marocaine de langue française, l'Harmattan, 1993
- GUSDORF, Georges, Lignes de vie 1 : Les écritures du moi, Paris, Odile Jacob, 1990.
- LEJEUNE, Ph. Le pacte autobiographique, Ed. Seuil, 1996
- MDARHRI ALAOUI, Abdallah « Approches du roman au féminin au Maroc: historique, dénomination et réception de la littérature », CCLMC, Bulletin de Liaison, 2001
- REDOUANE, Najib, Ecritures féminines au Maroc: Continuité et évolution, L'Harmattan, 2006
- REDOUANE, Najib, « Vitalité littéraire au Maroc » (s. la dir.de), Collection Autour du Texte maghrébin, dirigée par Najib REDOUANE et Yvette Béna Youn-szmidt. Éditions L'Harmattan, Paris, 2009